

WIM10 - Le sculpteur / Isendil

2005/06/28 on <http://WIMproject.free.fr>

C'était mon pote, Eric. Un artiste admirable. Je le connaissais depuis le primaire. Trente cinq ans d'amitié, toujours copains. Des hauts, des bas, perdu de vue, retrouvé... Il s'était marié, j'avais été son témoin. Oh, marié pas bien longtemps : sa passion pour les arts - dessin, peinture, sculpture - avait rendu sa compagne jalouse et elle était partie. Eric avait gardé l'alliance. A son âge, ça faisait plus sérieux pour draguer les minettes, disait-il. Chacun son truc. Moi je l'admirais pour son coup de crayon, son talent à restituer le vivant sur le papier, la magie de son coup de ciseau sur le marbre, le granite, le calcaire. A ses statues, il ne manquait que la parole, tant son oeuvre était stupéfiante de réalisme.

Dans mon salon trônait la Vénus de Milo qu'il avait faite pour mon quarantième anniversaire, sublime et complète, telle que ne nul ne l'avait vue depuis deux mille ans... Un magicien du burin. J'étais fier d'être son ami.

Depuis quelques temps, il n'allait plus très fort, Eric. Lourdeurs, migraines, fatigue, douleurs dans les mains et toutes les articulations, comme ça arrive souvent dans les vieux jours de ceux qui ont beaucoup travaillé manuellement : maçons, sculpteurs, ébénistes, tous à la même enseigne des fins de carrière difficiles. Mais lui n'avait pas quarante cinq ans ! C'était un peu jeune.

Je le sentais inquiet ces derniers temps. Il me semblait que son état empirait. Je lisais la douleur sur son visage à chaque mouvement. Il me faisait peine. Je lui avais maintes fois dit "Arrête, fais-toi soigner" mais il répondait invariablement "J'ai trop à faire, j'ai trop d'idées, et pas assez de temps."

A son insistance, à son acharnement, j'avais deviné qu'il ne m'avait pas tout dit. Pour sûr il était condamné. Ces douleurs, ces rhumatismes chroniques, ces raideurs toujours pires chaque jour, ne présageaient rien de bon. Les derniers jours avant sa disparition, je lui avais trouvé une mine terrible, le teint gris, les traits minés. Son sourire forcé lorsqu'il m'accueillait pour la dernière fois s'était changé en rictus de souffrance. J'avais essayé de le reconforter, de lui apporter mon soutien, mon aide pour achever sa dernière oeuvre - car je sentais bien que sa fin était proche - mais il avait refusé catégoriquement. Il ne m'ouvrit même pas la porte de son atelier. Lui qui avait toujours adoré me montrer la progression de ses travaux, gardait jalousement le secret sur cette dernière oeuvre.

Ce serait son chef d'oeuvre, me confia-t-il quand même, une oeuvre à nulle autre pareille, aboutissement de sa vie de sculpteur. Après, ce serait fini.

Je le quittai inquiet, une angoisse irraisonnée ne nouant les tripes.
Je ne devais plus le revoir.

La police me convoqua à son atelier une semaine plus tard. Tout y était tel que je l'avais laissé, mais Eric avait disparu : sa femme de ménage avait trouvé un mot sur son établi, et prévenu les forces de l'ordre. Je reconnus l'écriture saccadée pour la sienne : "J'ai achevé mon oeuvre, et pour moi c'est la fin. Je ne peux tenir plus longtemps, ma

vie s'achève là. Tu auras été mon plus proche ami, Pierre, tu sauras leur expliquer..."

En lisant les derniers mots de mon ami, ma gorge se serra et les larmes me vinrent aux yeux. Je vis alors, sur le sol, derrière l'établi, la dernière oeuvre d'Eric. Il avait reproduit un romain de Pompéi, allongé, figé dans la posture de l'agonie, recroquevillé sur lui-même, les membres tendus en une dernière supplique, une main ouverte, un poing serré, la tête rejetée en arrière avec sur les traits l'expression ultime de la terreur et de la souffrance mêlées. Comble d'ironie, comme s'il avait voulu laisser témoignage de sa propre agonie à la postérité, Eric avait donné ses traits à la statue !

Les derniers mots de sa lettre me firent frémir. Il me l'avait dit tant de fois... mais je ne pensais pas les relire en cet instant tragique : "L'aboutissement de l'art du sculpteur ne peut être obtenu qu'en faisant corps avec la pierre."

Je m'enfuis de l'atelier, m'enfuis de chez moi, partis pour un voyage sans retour dans les îles les plus lointaines. Je ne pouvais rester plus longtemps près de ces souvenirs douloureux et terrifiants. La seule vue de la Vénus de Milo dans mon salon me glaçait d'effroi. Seuls le soleil, la mer, les coraux chatoyants et frémissants de vie, l'innocence adorable des vahinés aux colliers de fleurs aux parfums entêtants, les alcools distillés par les bouilleurs de crus, avaient encore une chance de distraire mon esprit malade des ces souvenirs cruels.

Mais rien, rien sur cette terre ne pourrait me faire vraiment oublier.

Car sur le poing crispé de la dernière oeuvre d'Eric, sur le poing fermé taillé d'un seul bloc, sans défaut ni faille, j'avais vu, enchâssé dans la roche, cette impossible alliance d'or blanc qu'il avait toujours porté.